

travail en MAS. Mais il est aussi (ou surtout) plus largement un support de réflexion, pouvant s'adresser à toute personne désireuse de penser le travail institutionnel. Je pense plus particulièrement au court chapitre intitulé « le travail en équipe en milieu spécialisé », dont la finesse et la sensibilité m'ont particulièrement touchée.

Clio Dupouy,
À propos de...

Caroline Garland
La psychanalyse de groupe. De la psychothérapie au travail de groupe
Toulouse, érès, 2015

Caroline Garland est psychanalyste, membre de la British Psychoanalytical Society. Elle a supervisé et enseigné la psychanalyse de groupe à la Tavistock Clinic de Londres pendant vingt-cinq ans. Son ouvrage se présente comme un véritable guide destiné à la supervision de groupe, dont la première moitié traite des « concepts », l'autre partie dépeignant un « manuel de la vie des groupes ».

Il semble en effet essentiel dans un premier temps de comprendre ce qu'est le groupe, à quoi il sert, et à qui. L'auteure installe son propos dans des constats qui semblent évidents et pourtant souvent évités, ou déniés, comme le fait que nul ne peut survivre sans l'autre, sans les autres. Pourtant chaque être humain, quel qu'il soit, naît déjà au sein d'un groupe, et il y évolue toute sa vie durant. De là, l'intérêt de Garland pour l'approche psychanalytique qui tient compte du développement de l'individu depuis ses origines, donnant sens au dicton « l'enfant est le père de l'homme ». Ces profondes racines représentent la source de laquelle jaillissent les troubles de la personnalité et

leurs conséquences sur les difficultés relationnelles ultérieures. Pris depuis l'enfance, et même dès l'instant de sa conception, dans un psychisme déjà groupal de parents l'exhortant à naître et à devenir, le nourrisson construira sa propre psyché au sein de ce premier système primaire (faisant de ses parents et des liens qu'il peut développer avec eux les premiers objets préformant ce que l'on nomme « le groupe interne ») avant que d'en rencontrer d'autres, multiples, complémentaires, toujours changeants (l'école, les pairs, les loisirs, la société au sens large et, autrement dit : les groupes externes). Le groupe interne alimenté par les échanges de la triade initiale père-mère-enfant constitue le prisme à travers lequel l'individu observe, interprète et interagit avec le monde social. Ainsi la groupalité est une réalité omniprésente, l'individu ayant besoin de cette dernière pour survivre et se penser. Peu à peu, la double tâche de l'infans apparaît : se développer en tant qu'individu – en tentant d'équilibrer son monde intérieur, ses phantasmes¹, désirs, idées et sentiments –, mais également apprendre à devenir membre d'un groupe tout en préservant sa capacité à penser par et pour lui-même. Ce pourquoi le traitement d'un groupe présente une richesse incontestable permettant de mettre au jour l'organisation particulière de chacun de ses membres, en observant et en interprétant les échos projectifs/introjectifs qui résonnent de part en part dans cette réunion d'individus.

Cette forme de traitement est particulièrement recommandée pour les sujets en mal de symbolisation, ou dont les capacités d'introspection ont été

1. Dans le texte, « phantasme » est donné dans son sens kleinien (différent donc de « fantasme »), représentant une activité principalement inconsciente, permanente, accompagnant toute activité mentale, correspondant à l'expression d'impulsions libidinales et agressives et aux mécanismes de défense contre ces impulsions.

jugées nulles ou trop pauvres. Ce pourquoi l'auteure traite longuement dans son ouvrage des groupes destinés aux patients borderline, aux traumatisés ou aux psychotiques. L'un des bienfaits de la thérapie psychanalytique de groupe étant qu'elle permet à ces sujets de revivre des traumatismes précoces sans pour autant nécessiter un véritable retour en arrière, sans risquer de ré-ouvrir le trauma. Elle aide ces patients à accéder progressivement aux aires verrouillées de leur vie psychique en leur évitant d'être débordés. Le groupe autorise ainsi la réactualisation d'expériences non mentalisées ou non mémorisées en offrant à chacun de ses membres la contenance rassurante et nécessaire à la transformation des éléments traumatiques. Pour Garland, la capacité de créer des liens projectifs avec d'autres est la base de la vie du groupe, des relations sociales et de la vie humaine. La thérapie de groupe proposée dans l'ouvrage se fonde donc sur la connaissance psychanalytique du développement psychosocial des êtres humains, visant à la compréhension et au traitement d'une personne (non d'un symptôme ou d'un diagnostic), unique forme de soin établie sur une relation (opposée à une technique ou à une quelconque procédure). L'inspiration y est nettement freudienne, kleinienne, mais surtout bionienne.

Ainsi la thérapie de groupe est une méthode de traitement utilisant le groupe lui-même comme moyen de traiter les difficultés existant chez ses membres et dans le groupe. Ce procédé autorise la rencontre de psychismes qui facilite les processus d'introspection en passant de l'inter- à l'intrapsychique, « l'écart et l'entre », comme l'écrivait Jullien, venant se manifester comme révélateur de ce qui sépare et à la fois relie chacun des membres dans le groupe. On y observe l'impact du groupe sur le patient et inversement, à mesure que les structures internes de l'individu se révèlent au travers des relations qui se

développent entre les participants dans l'ici et maintenant des séances. Pour la grande majorité des patients, l'expérience de se découvrir tiers observateur en même temps que membre participatif permet d'élaborer une position très constructive. Chacun y expérimente à son rythme différentes positions dans la vie d'un groupe : en intégrant l'assemblée, chercher sa place, comparer « un soi » par rapport à « des autres », ressentir une impression de supériorité ou d'infériorité (recherche de la distinction, positionnement hiérarchisé, vertical) ; puis devenir observateur de ces autres, tout en partageant en parallèle des expériences et préoccupations personnelles (constat de l'existence d'un peu du « même » entre soi et l'autre, position égalitaire, horizontale). Dans la théorie de Bion, il s'agit là d'éprouver un passage du narcissisme au socialisme, qu'il décrit comme « l'état d'esprit dans lequel il y a plus de possibilités pour les relations d'objet ou les connexions émotionnelles avec les autres basées sur la réalité de l'autre » (p. 49).

Une pertinente métaphore répétée tout au long de l'ouvrage vient expliciter le procédé thérapeutique : les membres du groupe sont des nourrissons tous assis autour d'un sein unique incarné par la figure de l'analyste. L'objet « suprêmement bon », le sein, ne peut être possédé, ni avalé, mais la nourriture qu'il offre, oui. Accepter la dépendance, tout en reconnaissant sa haine de cette dépendance, et la frustration de n'être ni le possesseur du sein ni le sein lui-même, constitue une des expériences majeures pour les membres d'une psychanalyse de groupe. Se voir dans la peau de l'enfant affamé, dépendant de ce sein nourricier, met en jeu des sentiments et transferts parfois très violents et délicats à exprimer dans un groupe. Mais partager la nourriture que ce sein offre, et tendre alors le plat à d'autres (parfois plus jeunes, plus « nouveaux »), et leur restituer par

soi-même un peu de cette nourriture métabolisée que l'expérience du groupe a engendrée en soi, voilà qui permet à chacun de se vivre à la fois comme une partie du sein et comme séparé de lui, nécessitant au même titre que les autres le nourrissage qu'il assure. Les patients se découvrent alors à tour de rôle comme cothérapeutes et se soignent en même temps qu'ils partagent davantage de leur monde intérieur, dans un mouvement perpétuel et dynamique de projections/introjections. Car dans l'ici et maintenant du groupe, les membres ne sont pas perçus comme les représentants d'objets internes importants, mais comme leur incarnation.

Finalement, la tâche de l'analyste pourrait paraître simple, car il laisse aux membres du groupe le soin d'interpréter la majorité des messages verbaux et non verbaux, ses propres interventions se trouvant parfois ignorées ou balayées d'un revers de manche du fait de sa position supérieure que son statut et ses connaissances lui confèrent. Il est là pour contenir les transferts intenses envers ce qu'il incarne, mouvements conjointement suscités par la dépendance des individus à son égard et par leur haine de cet état. Il doit s'assurer que la demande initiale est au travail, car, Garland le souligne, l'unique requête de l'analyste de groupe n'est autre que « faire connaissance les uns avec les autres ». C'est au groupe de se débrouiller avec cette consigne, à lui d'en trouver les modalités de communication, et les formes de réponses à y donner. L'analyste se gardera bien d'interpréter tel propos de l'un puis de l'autre. Chacune de ses interventions devant essentiellement s'appliquer au groupe, à ce que Joseph nomme « la situation totale », c'est-à-dire le transfert global sur la figure du thérapeute : ce dernier ne répond pas à des individus, il répond au groupe en tant qu'entité. C'est par ce système d'échanges que chacun s'appropriera un aspect

particulier de l'interprétation, qui n'est pas faite pour lui seul. Et de la même manière, il devra également partager sa réponse pour qu'une avancée – du groupe et de soi-même dans le groupe –, soit possible. Tout au long de l'ouvrage, l'auteure décrit avec précision différents types de groupes et leur mode de fonctionnement à travers de nombreuses vignettes cliniques illustratives : qu'il s'agisse des « groupes d'adversité », des groupes dits « constitués », de groupe de réfugiés dont le travail réside dans le développement d'un « capital émotionnel² », de groupes de « traumatisés » ou encore de patients « état-limite », l'expérience de Garland délivre une analyse aussi profonde que ses propos pour la décrire sont clairs et efficaces.

La deuxième partie constitue une sorte de bible de l'analyste de groupe, qu'il soit débutant dans l'exercice ou déjà rôdé à cette modalité de rencontre. Elle prépare ce dernier à recevoir les diverses impulsions primaires que les patients ne manqueront jamais de renvoyer : la haine, la rivalité, la jalousie, la compétition... qui font partie, selon Garland, de « l'héritage biologique de l'homme » (p. 175), sentiments fortement influencés dans leur expression par une culture et une expérience individuelle. Que le débutant se rassure au passage, les impulsions positives de confiance, d'affection, de loyauté et de coopération (parmi d'autres) font aussi partie du lot d'échanges ! Presque tout ce qui est susceptible de survenir dans le groupe (du moins, tout ce qui peut questionner fortement le thérapeute en son sein) est abordé, en commençant par la réflexion sur les personnes qui formeront a priori un « bon » groupe (c'est-à-dire un groupe qui sait se redynamiser et se remettre en pensée, et pour

2. Dans l'ouvrage, le capital émotionnel est décrit comme la capacité à reconnaître, à valoriser ceux qui sont perçus comme « autres » et à accepter leur aide.

cela il faudrait éviter tout regroupement d'individus partageant les mêmes troubles ou symptômes), en passant par les moments à privilégier pour annoncer un début de groupe, comment aborder la première séance, avec quels outils, quels objectifs, etc. L'étayage du « jeune » thérapeute est puissant car rien ne semble oublié, même si l'on peut penser qu'il s'agit de détail, l'expérience de l'auteure permettant ainsi de confirmer que « tout est dans le détail ». Ses préconisations assurent un cadre stable et sécurisant, où le respect de l'espace et du temps des séances doit être observé par chacun, et dans lequel l'analyste doit rester cohérent dans ses choix et sa posture.

En conclusion, ce livre représente une véritable référence pour tout thérapeute désireux de travailler avec les groupes même s'il ne peut parer évidemment à la nécessité de se former longuement au travers d'une solide formation sur l'analyse des groupes. Néanmoins très complet, il permet une vue d'ensemble des processus à l'œuvre dans la complexité de la pluralité et se révèle pertinent à tous points de vue, laissant la part belle aux personnalités qui évoluent dans les groupes et qui sont dépeintes tels les véritables acteurs du changement, du leur en même temps que de celui du groupe.

Jean-Louis Beratto
À propos de...

Johann Jung
Le sujet et son double.
La construction transitionnelle
de l'identité
Paris, Dunod, 2015

Dans ce livre, Johann Jung nous propose avec beaucoup de discernement un chemin pour explorer le comment exister psychiquement. Considérant les

constituants de l'identité subjective, il rend compte des difficultés à définir l'identité. Au regard de la complexité de cette notion, préciser de quoi l'on parle lorsqu'on s'y réfère, devient un préalable incontournable. Si, en psychologie, la notion de permanence caractérise l'identité, en psychopathologie ne plus être soi-même signe un trouble de la conscience de soi. Les diverses approches des sciences humaines comme celles des neurosciences montrent que la construction de l'identité prend appui sur ce qu'elle n'est pas, sur l'altérité. En ce sens, vouloir objectiver l'identité ne risque-t-il pas d'anéantir le paradoxe qui la constitue ? Objectiver n'est-ce pas désobjectiver alors que subjectivation et objectivation s'avèrent indissociables ? La conception freudienne se centre sur le couple identité de perception/identité de penser. Après Freud, l'identité s'inscrit dans une perpétuelle oscillation, une construction où continuité, altérité et réflexivité se révèlent essentielles à l'établissement d'un rapport à soi et au monde, à l'élaboration de la différence soi/autre.

Pour penser l'identité, quatre axes nous sont proposés : le négatif, la réflexivité, la continuité et la discontinuité, la paradoxalité. L'examen de la notion de paradoxe dans la pensée psychanalytique souligne le lien profond entre le paradoxe et la question de l'identité. La paradoxalité identitaire interroge « la capacité du sujet à se sentir suffisamment étranger ou absent à soi-même sans s'aliéner ». Comment un sujet réussit-il à se sentir le même tout au long de sa vie ? Comment accepter de devenir autre pour rester soi ? L'identité est ici considérée comme consubstantielle à l'altérité. La trajectoire identitaire se déploie dans le champ de la transitionnalité qui permet de penser les paradoxes qui la constituent.

Dans cette approche, la subjectivité intègre les différentes organisations subjectives se référant au sujet et aux